

LE MONDE - 18 mars 2007

THÉÂTRE À L'ODÉON-ATELIERS BERTHIER

"Base 11/19", trop lourdes émotions

«*La classe ouvrière est encore vivante, ça, c'est une bonne nouvelle !*», clame une spectatrice debout pour applaudir *Base 11/19*, pièce pour quatorze acrobates-danseurs mise en scène par Guy Alloucherie et présentée au Théâtre de l'Odéon-Ateliers Berthier. Juste derrière elle, une autre femme déclare : "*Ce spectacle parle de mon pays. J'ai même compris le texte en patois.*" Dimanche 11 mars, l'excursion sur l'ancien site minier de Loos-en-Gohelle (Pas-de-Calais), autour des puits de charbon 11 et 19, endroit reconverti en fabrique de spectacles, a généré son lot de commentaires dans le contexte électoral. La lutte des classes, dont on dit qu'elle a disparu, remonte du puits avec un drôle de parfum de temps anciens et de combats non résolus.

Guy Alloucherie est fils de mineur. Il voulait mettre des mondes entre lui et l'endroit de sa naissance. Il se retrouve les deux pieds dans le terril depuis vingt-cinq ans. D'abord au Ballatum Théâtre avec Eric Lacascade de 1982 à 1997, puis seul à la tête de la compagnie Hendrick Van Der Zee (HVDZ), notre homme à l'élocution ultrarapide, de peur que les mots ne libèrent une émotion impossible à ravalier, tente d'accorder son idée du théâtre à un travail de terrain auprès des gens.

Sur le plateau couvert de terre, Guy Alloucherie prend donc la parole pour raconter sans masque sa vie en français et en ch'timi. *Base 11/19* est une déclaration sur le combat social et la place de l'art au milieu de cités ouvrières. Un hommage aussi aux travailleurs dont des images défilent sur des écrans pendant que des séquences de danse et de cirque font palpiter leurs exploits à l'aune de la dureté du turbin et du chômage.

Guy Alloucherie, avec la dramaturge Martine Cendre et le chorégraphe Howard Richard, coince *Base 11/19* à l'intersection de la confiance autobiographique et du militantisme prolétaire. Il parie sur le possible arrangement entre le ton direct de son texte et la représentation appuyée des interprètes. Ce télescopage de codes pourrait susciter un choc fructueux : il laisse assis entre deux chaises avec la sensation de fausses notes involontairement mal ajustées.

IL MET EN BRANLE

Ce hiatus sied évidemment au défi casse-gueule d'Alloucherie. En revanche, l'expressivité de la danse, les images par trop boueuses, certaines métaphores - comme ces femmes scotchées ou sous cellophane, visions déjà pas mal usées sur les plateaux - alourdissent considérablement un propos qui n'en a pas besoin.

Servi par un groupe de jeunes artistes, *Base 11/19* marque néanmoins des points. Sa vigueur, son honnêteté serrent le cœur. Les émotions qu'il met en branle - le sentiment d'imposture de celui qui s'éloigne de sa classe sociale, la nécessité de rabouter des morceaux de vie incompatibles en choisissant son camp - ne peuvent pas non plus laisser imperturbable. Guy Alloucherie a opté pour celui des laissés-pour-compte dont la culture commune pousse sur un ancien carreau de mine.

Rosita Boisseau